Caiozzo Anna,
Réminiscences de la royauté cosmique dans les représentations de l'Orient médiéval.

Le Caire, Institut français d'archéologie orientale (*Cahiers des annales islamologiques* 31–2011), 2011, 72 p.
ISBN : 978-2724705690

Cette étude tente de retrouver les connections entre certains sujets de l'art islamique et les modèles du pouvoir, principalement dans le Moyen-Orient ancien, le monde iranien et l'Asie centrale. L'auteur fait remarquer que « l'image dans sa diversité, illustrait bien l'évolution de l'idéologie du pouvoir sur la longue durée, de l'époque préislamique à celle des califes puis des rois (*mulūk*), et celle de son rapport au sacré confirmant par là-même, à la fois sa vocation didactique première, divertir les princes tout en les guidant, mais aussi celle de vecteur des imaginaires politico-religieux » (p. 58).

L'utilisation des images pour faire l'histoire des idées est un choix important. Cela demande de multiples connaissances et oblige souvent à revoir les sources écrites d'une façon différente, le texte et l'image ne suivant pas toujours les mêmes parcours descriptifs. En fait, l'image explicite ce que le texte très souvent contient sous une forme déguisée. La royauté constitue un véritable paradigme du concept du pouvoir dans l'Islam ancien. Le travail d'Anna Caiozzo s'appuie sur une série d'*exempla*, assez représentatifs du problème (on pourra rappeler ici que ce volume fait suite à un autre, plus vaste, consacré à l'iconographie astrale dans l'islam : *Images du ciel d'Orient au Moyen Âge*, ouvrage publié par le même auteur à Paris aux Presses de l'université de Paris-Sorbonne en 2003).

Le premier exemple étudié est celui du double frontispice du manuscrit du *Kitāb al-diryāq*, attribué au Pseudo-Galien, daté 595/1199, et préservé à la Bibliothèque nationale de France (arabe 2964, f. 36v-37r). L'auteur identifie ici un modèle fortement mésopotamien pour les illustrations en notant qu'au XIIe siècle on assiste à une prolifération de l'iconographie de la Lune dans les monnaies des souverains de la Haute Mésopotamie. La Lune est définie comme « éternelle patronne de la Mésopotamie ». Magistraux sont les paragraphes « Le double frontispice, une fonction astrologique » (p. 12-13), « Une image magique » (p. 13-15) et « Les indications politico-religieuses du frontispice » (p. 15-17) où Anna Caiozzo développe le sujet de la dualité qui y est représenté, ainsi le thème du dragon associé à la Lune, et donne une idée de la valeur apotropaïque du sujet. La similitude avec les miniatures seldjouqides et artouqides conduit à considérer la fonction de ces miniatures comme des représentations du pouvoir, où la Lune jouerait le rôle de protectrice du « pouvoir légitime ». Bien que l'auteur reste prudent sur la conscience de « l'herméneutique allégorique » (p. 16) que l'artiste véhicula dans sa représentation, les arguments développés ici semblent tout à fait convaincants.

Quant au Soleil, il « s'impose très vite comme chef du panthéon » (p. 17). Il apparaît dans une miniature des *'Ağā'ib al-Maḫlūqāt* conservé à Munich (codex arabe 464, f. 14v), réalisée à la fin du XIIIe siècle. C'est à cette époque que le Soleil s'impose dans les céramiques et les métaux. Anna Caiozzo parle justement de réminiscences préislamiques (p. 20) en montrant différents exemples d'une iconographie où le Soleil est associé au lion sur lequel il est assis à califourchon, comme sur une monture. Cette fois l'auteur fait référence à diverses sources iraniennes préislamiques qui s'ajoutent à de plus anciens modèles mésopotamiens. Je pense qu'un supplément d'enquête pourrait être fait à propos de la déesse Nanâ, elle aussi chevauchant un lion, dans une coupe d'argent corasmienne du VIIe siècle (Martha L. Carter, « An Indo-Iranian Silver Rython in the Cleveland Museum », *Artibus Asiae*, 41, 1991, p. 309-325, en part. p. 316). Le lien entre les félins, le Soleil et la Lune fait également référence à la civilisation chinoise, où le lion est déjà représenté à l'époque Tang comme signe astrologique, substitué plus tard par une panthère chevauchée par une divinité (voir Edouard Chavannes, « Le cycle turc des douze animaux », *T'oung Pao*, 7, 1906, p. 51-122). L'auteur fait observer que « la richesse de l'iconographie du Soleil témoigne d'une profonde mutation des croyances observée par un bon nombre d'historiens des religions et accompagnant à la fois l'espérance messianique et le renouveau monothéiste, connu par l'Orient avant l'apparition du christianisme et de l'islam… la réminiscence de thématiques anciennes centrées sur les divinités iraniennes ou mésopotamiennes encore connues cinq à sept cents ans après l'instauration de l'islam » qui « démontrent leur enracinement dans le milieu syro-mésopotamien » (p. 36). Ces observations semblent correctes.

Dans la partie intitulée « Le temps des hommes : héros, mystiques et prophètes », Anna Caiozzo s'intéresse à la question de la relation à l'époque islamique entre pouvoir céleste et pouvoir terrestre. Les salles du trône représentent cette relation. La civilisation iranienne célébra ce rapport dans la littérature (Firdawsī principalement), dans les cérémoniels et dans l'architecture elle-même (le *Ṭāq-i taqdīs* évoqué par Ṯa'ālibī). Anna Caiozzo aborde la question du *calidarium* de Quṣayr 'Amra en renouvelant les interprétations de Van Reeth et renverse les hypothèses

BCAI 27 (2012) Caiozzo Anna: Réminiscences de la royauté cosmique dans les représentations de l'Orient médiéval., recensé par M. Bernardini
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

sur ce cycle de peintures, avec l'idée qu'il y eut un renouveau de la part de Walīd II du culte de la déesse Amara qui donnerait à cette résidence princière le rôle d'un espace hiérogamique par excellence. Cela conduit au deuxième point, crucial à mon avis, de la royauté dans l'islam classique : la *hybris* bien définie dans le chapitre « Rêves d'immortalité et ascensions célestes des rois de légende » (p. 42-44). Que signifie l'iconographie de l'épisode du vol de Key Kāwūs, ou encore du cas de Jamshīd qui, à cause de son orgueil, sera exécuté par Żaḥḥāk ? Encore une fois la référence est au monde babylonien, mais selon Anna Caiozzo la légende de Kay Kāwūs aurait inclus une autre référence, celle au mythe d'Alexandre. Toutefois l'auteur souligne que cette dernière tradition, si célébrée en Occident, ne le fut jamais dans le monde islamique. Selon les récentes recherches de Scott Redford, le célèbre plat d'Innsbruck, un *unicum* dans son genre, appartiendrait plutôt à l'art géorgien qu'à l'art islamique. Le seul exemple de cette représentation ne serait donc pas une « représentation islamique » d'Alexandre.

Un bref paragraphe (« La voie du myste : les sept palais du prince Bahrām Gūr », p. 50-51) introduit le thème du palais du roi sassanide qui est célébré dans l'œuvre de Niẓāmī (et on peut ajouter dans celle d'Amīr Khosrow de Delhī, qui renverse l'aspect cosmologique dans ses *Hasht Bihisht*, avec des influences dans l'architecture persane, voir l'article « Hasht Behešt » dans l'*Encyclopaedia Iranica*).

Le chapitre suivant s'intéresse aux « Divins intercesseurs et animaux psychopompes, la promotion de l'âme vers le divin » (p. 51-54). En reprenant la thèse de Mohamed Mokri, l'auteur étudie l'association entre l'aigle et le pouvoir sacré du roi, le *ḫvarnah*. Au-delà de quelques lapsus de type linguistique (à voir *ḫvarnahh* au lieu de *ḫvarnah* et *Bahrām Yašt* au lieu de *Bahman Yašt*, p. 51), il manque dans ce chapitre la référence, en parlant du *sīmurgh*, au *senmurv* sassanide, ce qui peut représenter une limite interprétative du sujet iconographique. En effet le passage du *senmurv* au *sīmurgh* est un sujet complexe. On notera que de nombreux chercheurs ont abordé la question du caractère salvifique du *senmurv* (voir par ex. H. P. Schmidt, « The Senmurv. Of bird and Dogs and Bats », *Persica*, 9, 1980, p. 1-85) et il existe certainement un lien avec le *sīmurgh*, son héritier, bien que ce dernier doive être considéré comme une traduction « philosophique » d'une créature fantastique largement célébré dans les métaux et dans le reste de l'art sassanide.

Le dernier chapitre du volume, consacré à « Muḥammad : héritier des rois cosmiques » (p. 55-58), synthétise le difficile passage de la dimension préislamique à celle du monde musulman : alors que « dans le monde musulman médiéval, la royauté cosmique était devenue un souvenir du passé », le renouveau des « choix iconographiques » coïncidait avec le « renouveau des doctrines gnostiques, hermétiques et eschatologiques véhiculées par diverses survivances locales (ismaélisme en particulier) dans un milieu visiblement attaché aux pratiques mantiques (populaires ou savantes) » (p. 52). C'est bien le cas de l'aura qui se retrouve dans l'iconographie de Muḥammad comme dans le cas du voyage céleste représenté dans le supplément turc 190, préservé à la Bibliothèque nationale de France.

En conclusion, on notera que ce volume est très stimulant, surtout d'un point de vue méthodologique. Il n'est pas fréquent de trouver une étude iconographique si riche de références et utile pour l'histoire de la pensée dans l'islam classique. Si l'on a mentionné des ajouts bibliographiques, cela ne signifie pas que cet ouvrage constitue un texte de référence dans lequel l'auteur discute de questions souvent traitées de manière insatisfaisante dans le vaste domaine des études sur la royauté dans l'Orient médiéval.

Michele Bernardini
Università di Napoli, « L'Orientale »

BCAI 27 (2012) Caiozzo Anna: Réminiscences de la royauté cosmique dans les représentations de l'Orient médiéval., recensé par M. Bernardini
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net